





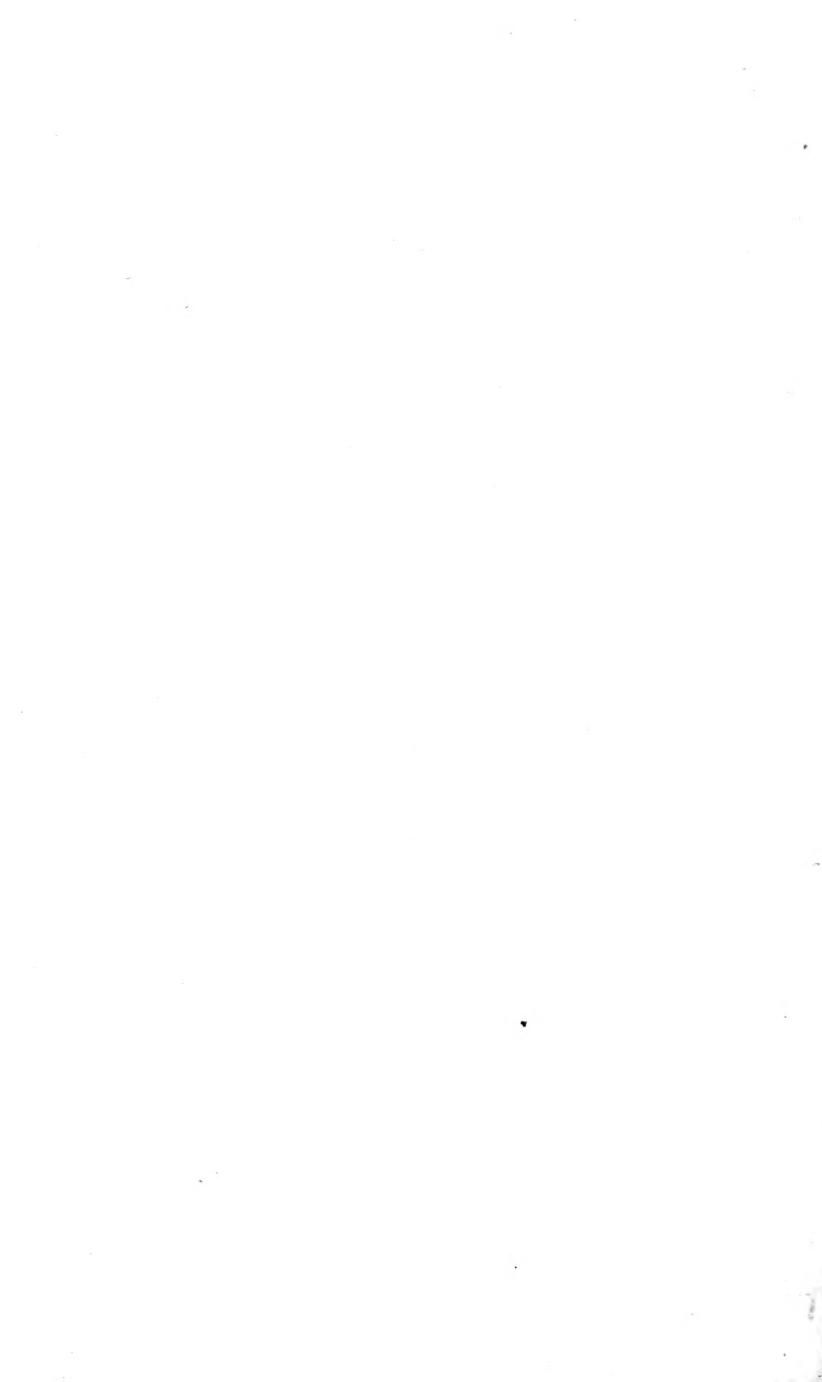
N^o 185



Library
of the
University of Toronto



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



LETTRES

SUR LA

NOUVELLE HELOISE

OU ALOISIA

DE

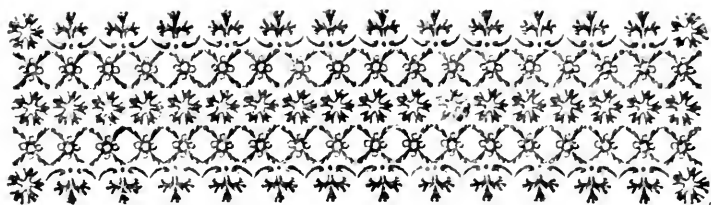
JEAN JACQUES ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.



MDCCLXI.


Bengalco 1676 - E. O.



LETTRÉS

A MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

 Qui pourrais-je adresser mes doutes qu'à vous, Monsieur, qui avez encore illustré par votre génie une Nation que les Corneille & les Racine avaient renduë la première de l'Europe ?

Je ne fais plus de quels termes il faut se servir. Si je compare le langage des plus orgueilleux écrivains de notre siècle à celui des bons auteurs du siècle de Louis quatorze ou au vôtre ; je n'y trouve rien qui se ressemble. Je veux bien croire qu'on a aujourd'hui plus de goût, plus de talent, plus de lumières que du temps des Pascal, des Racine & des Boileau. Concevez donc ma juste affliction de ne pouvoir entendre les nouveaux génies qu'il faut admirer. Je viens de parcourir une Brochure, où les choses dont l'auteur rend compte, sont *au parfait* ; j'ai crû d'abord qu'il voulait parler de quelques *verbes*,

point du tout, c'est de peinture & de sculpture. Une Princesse dans un Roman *est bien éduquée* : cela veut dire, qu'elle a reçu une éducation digne d'elle, qu'elle est bien élevée ; on y voit * une *pitié tendre à tous les maux d'autrui*. Une *oisiveté qui engendre des jeux* ; des yeux qui deviennent *fixés en terre* ; une héroïne de Roman *affectée de pitié* ; & qui *élève à son amant ses timides supplications*. Cette héroïne *remplit des soins*, au lieu de remplir des devoirs, & de rendre des soins. Son *extrême amour est exposé à des Tragédies*. Son teint fleuri *outrage son amant*. Cette pénitente avait une si affreuse idée du premier pas, qu'à peine voyait-elle au-delà nul intervalle, jusqu'au dernier ; mais son amant y voyait la tendre sollicitude de l'amour.

Aussi-tôt Julie couvre ses regards d'un voile, & met une entrave à son cœur. Une faveur ! ah c'est un tourment horrible ! lui dit son amant, *garde tes baisers, ils sont trop acres*.

Après l'acreté de ces baisers, l'amant fait vingt lieues en trois jours ; mais *chaque pas séparait son corps de son ame*. Daignerez-vous Monsieur, me dire en passant, comment ce corps & cette ame qui étaient séparés au premier pas, se séparèrent encore aux autres pas, & se retrouvèrent ensuite au dernier pas ?

Quand le corps de l'amant a retrouvé son ame, il écrit à sa maîtresse, que *les loix les plus*

* La nouvelle Héloïse de Jean Jacques Rousseau.

plus sévères ne peuvent leur imposer d'autre peine, que le prix même de leur amour. Il est à croire que sa maîtresse n'entendit rien à ce galimathias. Mais pour le payer en même monnoie, elle lui mande qu'elle cultive l'espérance, & qu'elle la voit flétrir tous les jours ; l'autre lui répond, en renchérissant, que leurs ames épuisées d'amour & de peine, se fondent, & coulent comme l'eau.

Il peut être fort plaisant de voir couler une ame, mais pour l'eau, c'est d'ordinaire quand elle est épuisée qu'elle ne coule plus ; je m'en raporte à vous. Cependant, Monsieur, ces deux ames qui coulent ne peuvent suffire à leur félicité infinie. Nos deux amans qui coulaient ainsi, se parlèrent à l'oreille, mais Julie trembla qu'on ne cherchât du mystère à cette chuchetterie.

Julie rentrée chez elle, écrivit une lettre tendre au chuchetteur ; „ *baise cette lettre, & saute de joie*, „ lui dit-elle. Ah ! Tyran tu veux en vain m'affervir ; pardonne, ô mon doux ami, ces mouvements involontaires.

Cependant le doux ami était affamé de transports & il attendait le moment tardif de voir sa maîtresse avec une douloureuse impatience. Pour apaiser cette faim, l'impatient ami s'en alla loin d'elle, entendre de la musique, non pas de la musique Française : car, dit-il, la mélodie qui ne parle point, chante toujours mal ; & voici, continue-t-il, l'erreur des Français sur les forces de la musique ; ils ne peuvent avoir une mélodie à eux, sur une poésie maniérée qui

ne connaît jamais la nature.

Mon doux ami , grand Philosophe , qui connaît la nature , & qui d'ailleurs est assez yvrogne , s'avisa , étant yvre , de dire beaucoup d'ordures à sa respectable maîtresse : celle-ci écouta patiemment cette mélodie Française qui n'était point maniérée ; mais le lendemain elle lui en fit de doux reproches , en lui avouant qu'elle avait entendu souvent de *ces expressions* là , en passant son chemin , mais que *l'amour est le plus chaste de tous les liens : que pour une femme qui aime , il n'y a point d'homme que son amant ; & qu'un amant est un être bien plus sublime qu'un homme* : Surquoi l'Auteur met en marge cette belle réflexion morale ; *ô Amour ; si je regrette l'âge où l'on te goûte , ce n'est pas pour l'heure de la Jouissance.*

Notre Amant ayant ensuite rencontré un Pair d'Angleterre , en Suisse , causa avec lui jusqu'à l'heure du dîner , & fit apporter un Poulet. La maîtresse ne manqua pas de parler aussi à ce Pair : elle lui dit que *dans un moment où l'épreuve se prépare au-dehors , le sage se portant partout avec lui , porte aussi partout son bonheur* ; cette légère ironie de la douce amie , ne pouvait , dit-il , fâcher le Pair , car quoiqu'elle ne fit pas grand cas de la Philosophie Parliere (elle veut dire apparemment une Philosophie qui n'est qu'en paroles.) Un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maxime du soir au matin.

Vous saurez , Monsieur , que le Pair d'Angleterre avait un ami , qui *n'était pas de son*
vol,

vol, car il n'avait pas le *penfer mâle des ames fortes*. La douce amie qui avait le *penfer* plus mâle, fit présent de quelques écus à son Amant le Philosophe, qui avait aussi le *penfer* fort mâle, mais qui était un pauvre homme du pais. Elle dit que *son doux ami n'ert a ni paru humilié, ni prétendu en faire une affaire*.

Le doux ami se trouva bientôt à son aise: il reçut une bonne pension du Pair d'Angleterre à qui il avait donné un Poulet; il s'en va, dit-il, faire figure à Paris; ce nôble Philosophe va même dans un mauvais lieu, & il écrit à sa maîtresse. *Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai à vivre à ma manière*. Comme il est extrêmement amoureux de sa Julie, il lui écrit de longues lettres, dans lesquelles il ne lui parle que de la bonne Compagnie de Paris. *Il faut dit-il changer de principe comme d'assemblée, modifier son Esprit à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise, quitter en entrant son ame, & en prendre une autre aux couleurs de la maison, comme un Laquais*.

Vous sentez Mr., qu'on ne peut mieux connaître, ni peindre plus parfaitement les sociétés de Paris, ni s'exprimer avec plus de délicatesse. Il voit tout; il observe tout dans Paris, il ne parle que de ses belles observations à sa maîtresse, tant il est affamé de transports. *J'assignerai, dit-il, les différences à mesure que je parcourrai les autres pais, comme on décrit l'olivier sur un saule, ou le palmier sur un sapin*.

Remarquez surtout, Mr. que tout ce qu'il craint dans Paris, c'est d'avoir contribué pour sa part aux désordres qu'il y remarque. Il tremble de n'y être qu'un Bourgeois, parce qu'il a l'honneur d'être Citoyen de Genève; & il attend le moment où il pourra décrire en Angleterre, l'olivier sur le faule, en soupirant de temps à autres pour les beaux yeux de sa Julie : car il est bien ennuyé de voir des Français qui sont autant de Marionnettes clouées sur la même planche. La nécessité d'avoir un carrosse est sur tout ce qui l'effraie; il prétend qu'un carrosse n'est pas tant pour se conduire que pour exister; il se conduit pourtant quelquefois en carrosse; mais il est très indigné de la manière intrépide & curieuse dont les femmes fixent les gens. Il remarque surtout que la gorge d'une femme n'est point à elle, qu'il a bien l'art de les observer, & que cet art n'est pas difficile, vis-à-vis des femmes de Paris.

Dans ses curieuses observations, il trouve que les airs de notre musique ressemblent tout à fait à la course d'une oye grasse ou d'une vache qui galoppe. Enfin il donne dans le persiflage de ses amis.

Voilà, Mr. une partie des expressions sublimes qui m'ont frappé dans le premier & le second volume de la nouvelle Héloïse de Jean Jacques Rousseau, ouvrage dans lequel cet homme se met si noblement au dessus des règles de la Langue, & des bienséances : & daigne y marquer un profond mépris pour nôtre nation. C'est un service qu'il nous rend puisqu'il nous

cor-

corrigerà. Mais en attendant que nous lui en fassions de très-humbles remerciements, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous dire dans ma première Lettre ce que c'est que ce Roman & vous verrez si le fonds est digne du stile.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les
sentiments de la plus tendre vénération,

Vôtre très humble & très
obéissant serviteur,

Le Marquis DE XIMENEZ.

20^e. Janvier 1761.

SECONDE LETTRE.

M O N S I E U R,

Qui ne connaît les aventures d'Héloïse, & d'Abélard, qui ne fait, que cette homme illustre balanço toujours la réputation de St. Bernard, & quelque fois son crédit? Il eut un mérite très rare, des faiblesses communes, des malheurs singuliers? Les amours, & les lettres d'Abélard & d'Héloïse vivront éternellement.

Vivunt que commissi calores

Helosia calamis puellæ.

La vérité surtout met le sceau de l'immortalité aux lettres touchantes que ces deux amants s'écrivirent. Elles ont été traduites en vers & en prose dans toutes les langues. Jean Jacques s'est mis à inventer cette ancienne histoire sous d'autres noms. Mais fâché qu'un homme aussi bien fait & d'une figure aussi agréable qu'on nous peint Abélard, eut perdu dans le cours de ses amours le principal mérite de sa figure, il a retranché de son Roman cette particularité de l'histoire : & comme il est aussi grand, aussi noblement fait qu'Abélard ; comme il est, ainsi que lui, l'objet des soupirs de toutes les Dames de Paris, il s'est fait le hé-

ros de son Roman. Ce sont les aventures & les opinions de Jean Jacques , qu'on lit dans la nouvelle Héloïse , & que malheureusement vous n'avez pas lûes.

Pour annoblir les personnages ; & le lieu de la scène , Jean Jacques a choisi pour son Théâtre un petit pais sujet d'un Canton Suisse. Le principal personnage est une espèce de valet Suisse, qui a un peu étudié, & qui enseigne ce qu'il sçait à une *Julie fille d'un Baron du pais de Vaud*. Vous savez qu'il n'y a rien de plus grand que ces Barons. Le petit valet, philosophe Suisse, débite à Julie son écolière la morale d'Epictete & lui parle d'amour. Julie, en présence de sa cousine Claire, donne à son maître un baiser très long & très acre dont il se plaint beaucoup, & le lendemain le maître fait un enfant à l'écolière. Les Dames pourraient croire que c'est-là la conclusion du Roman : mais voici, Monsieur, par quelle intrigue délicate, par quels événements merveilleux ce Roman Philosophique dure encor cinq Tomes entiers après la conclusion.

Il y avait en Suisse un Pair d'Angleterre, qui vivait dans un village, pour se former & pour s'instruire. Mylord Edouard ayant entendu parler des *charmes, perfections, & commodités qu'en sa voisine on disait être*, ne manqua pas de la demander en mariage à son père. Cet Anglais était fier, un peu dur, un peu yvrogne & croyait aimer la musique Italienne, le tout en digne Pair de la Grande-Bretagne. Le valet Philosophe était assez yvrogne aussi, My-
lord

lord but du punch avec le valet , ils parlèrent de leur maîtresse : Mylord s'aperçut bien , tout yvre qu'il était , que le philosophe Suisse avait les bonnes grâces de l'héroïne destinée à être Pairelle d'Angleterre. Il y eut un démenti de donné. Le valet amoureux fauta noblement à son épée , Mylord Edouard à la sienne. Mais le bon génie de ces deux champions , ou plutôt le génie de l'auteur , les sauva d'une mort inévitable , par une des aventures les plus surprenantes qu'on ait jamais lûes dans aucune histoire écrite en Roman , ou dans aucun Roman écrit en histoire.

Mylord Edouard en poussant sa première botte , se donna une entorse ; cet incident ingénieux , fit qu'on ne se battit point. Jean Jacques sortit de la chambre , alla cuver son punch , & envoya ensuite un Cartel à Mylord , comme il se pratique entre gens de qualité , le priant civilement de se couper la gorge avec lui , quand il pourrait s'aider de son pied. La belle Julie effrayée , tremblante pour les jours du Précepteur dont elle était grosse , sachant qu'il n'y a rien de si commun que de voir des Précepteurs se battre contre des membres de la chambre haute en Suisse , étant informée de plus , que Mylord Edouard avait déjà tué cinq ou six hommes en faisant ses études , écrivit aussitôt une lettre raisonnée à son tendre amant contre la mode des duels , & lui prouva que rien n'était plus lâche que de se battre contre un Pair d'Angleterre. Elle fit plus : comme elle était extrêmement prudente , très réservée
dans

dans sa conduite , & dans ses paroles , pleine de pudeur , n'osant s'avouer à elle même son amour pour le Précepteur , elle prit le parti d'écrire à Mylord la lettre du monde la plus circonspecte , par laquelle elle lui avoua , qu'elle était folle du Philosophe , & lui fit entendre , qu'elle pourrait même dans quelque mois accoucher d'un enfant de sa façon. C'était , comme on voit , dequoi désarmer Mylord. Il demanda aussitôt pardon au Précepteur devant témoins , & lui dit , „ *Jean Jacques , puisque vous avez fait un enfant à Myledi , vous aurez à jamais l'amitié de tous les Pairs d'Angleterre , & particulièrement la mienne.* „ Le Parlement d'Angleterre ne fait pas l'amour autrement ; il devint sur le champ son confident , son ami intime , ils causèrent quatre heures ensemble de leurs amours , & ce fut après cet entretien que le Précepteur *fit apporter un poulet* , comme vous l'avez déjà pu voir dans ma précédente lettre , où il n'était question que de la noblesse du stile.

Milord , après avoir mangé le poulet , ne s'en tint pas là , il courut sur le champ chez Mr. le Baron du pais de Vaud , à qui il avait demandé sa fille en mariage , & *la lui demanda pour le Précepteur Jean Jacques.* Le Baron fut assez mal avisé , & assez imprudent pour dire qu'on se moquait de lui , & que Jean Jacques quelque grand Philosophe qu'il put être , & quoiqu'il eut un père excellent garçon horloger qui avait porté un mois le mousquet , n'était point pourtant fait pour épouser la fille d'un Baron.

My-

Milord trouva la réponse du Père très ridicule, & lui soutint qu'il n'y avait point de Baron en Suisse, qui ne dut être très honoré de donner sa fille à un Philosophe, qu'il savait bien que Jean Jacques n'était qu'un Gueux, mais qu'il lui donnait la moitié de son bien en mariage, attendu qu'une fois en passant par Genève, il avait entendu parler ce grand homme *sur l'égalité des conditions*, & prouver démonstrativement, qu'un garçon horloger qui sçait lire & écrire, est parfaitement égal aux Grands d'Espagne, aux Marechaux de France, aux Ducs & Pairs d'Angleterre, aux Princes de l'Empire, & aux Syndics de Genève.

Le Baron du pais de Vaud s'échauffa furieusement à ce discours; & sans un tiers ils allaient se battre; car Milord n'était pas si endurant avec les Barons qu'avec les Jean Jacques.

Dès que la belle Julie eut appris la manière gracieuse dont son père avait reçu les agréables propositions de Milord, elle ne manqua pas d'aller remonter à Mr. son père, tout le mérite du Philosophe; elle lui fit voir combien ces gens là étaient au-dessus des autres hommes, & à quel point ils étaient nécessaires dans les familles, & surtout auprès des Demoiselles qui veulent lire Plutarque & apprendre l'orthographe. Le père ennuyé de toute cette Philosophie, donna un énorme soufflet à la belle Julie, laquelle du coup tomba sur une chaise de paille, meuble fort ordinaire dans
le

le païs de Vaud ; elle se blessa en tombant ; & fit quelque temps après un faux germe , ce qui priva malheureusement la Suisse d'un petit Jean Jacques , qui en eut été les délices & l'admiration.

Cependant il faut avouer que le Baron quoiqu'il donnât des soufflets , était dans le fond un assez bon-homme. *Il fit danser sa fille sur ses genoux après l'avoir souffletée* , & il ne fut plus question de Mr. le Précepteur.

Voilà encor le Roman fini , à moins que Jean Jacques ne répare la perte du faux germe , & ne fasse un second enfant à sa Suisse. Mais un nouvel ordre de choses se présenta , pour exercer toutes les vertus de ce tendre Amant , & pour le rendre l'homme le plus accompli que nous ayons eu en Europe.

Il avait , comme nous l'avons dit , le cœur extrêmement haut , & n'était pas homme à recevoir des *Gages* , parceque ce mot de *Gage* pourrait détruire dans l'esprit de ceux qui ne pensent point , l'idée de cette égalité parfaite que Dieu a mise entre toutes les conditions. Jean Jacques ne reçut donc point de gages , mais une douzaine d'écus que lui donna sa belle maîtresse ; il daigna accepter aussi quelques guinées de Mylord avec une petite pension , moyennant quoi il alla briller à Paris dans le beau monde , de peur que Mr. le Baron ne le fit jetter en Suisse par les fenêtres de sa chaumière , qu'il appelait chateau.

Dès qu'il fut à Paris , où il porta toujours dans son cœur l'image de sa chère Julie ; il

vit que la Philosophie bien entendue admettait des consolations , & aussitôt il en alla chercher chez des filles de joye avec la meilleure compagnie de Paris, semblable à Dom-Quichotte , qui adorait Dulcinée du Toboso dans les bras de Maritorne. Il instruisit aussitôt sa belle Suisse de cette petite infidélité , qui n'était au fond qu'un sacrifice fait sur un Autel étranger à la vraie Divinité qui régnait sur son ame.

Quelque temps après cet événement , Jean Jacques eut la petite verole, mais il ne nous dit pas tout.

Suprimit orator , quod Rusticus edit inepte.

Sa maîtresse ne prit pas tout à fait les mêmes remèdes contre l'amour , mais elle épousa pour se dépiquer un gros Russe naturalisé dans le pais de Vaud, assez semblable au bon Suisse que Mde. la Duchesse Dumaine donna à Mdle. * * * * *. Quand ce bon homme fut en possession des charmes de la belle Julie ; c'était bien la le cas pour Jean Jacques de chercher ses consolations ordinaires ; mais il aima mieux faire le tour du monde avec l'Amiral Anson. Il assista à la prise du fameux vaisseau de Manille, & eut pour son droit de présence une part très considérable du butin ; nous ne savons pas ce que cet argent est devenu, mais il est à croire que Jean Jacques est aujourd'hui un des plus riches marins du Canton de Berne que nous ayons à Paris. C'est apparemment avec cet argent qu'il se fit faire un
bon

bon habit à son retour , acheta une chaise de poste pour aller rendre ses respects dans le pays de Vaud à Md. Julie & à Mr. le Russe son mari. Il s'appellait Volmar : c'était un homme de près de cinquante ans , encor assez frais , qui ne riait jamais , mais qui trouvait bon qu'on rit quelquefois , pourvû que ce ne fut pas de lui.

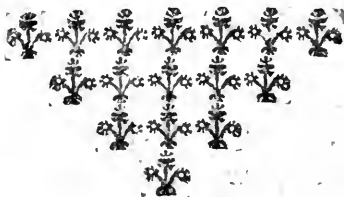
Mr. de Volmar le reçut à bras ouverts ; Mr. lui dit-il , comme vous avez été l'amant de ma femme , Je me flate que vous ferez toujours son bon ami , & que vous voudrez bien être le mien : nous vivrons tous trois familièrement en bons Suisses avec nos parents comme si de rien n'était , & vous pouvez compter que cette petite vie fera le modèle de la philosophie & du bonheur.

Le voyageur fut tout étonné de trouver Mr. de Volmar si sçavant , mais Julie en personne discrète , avait avoué dans une soirée d'hiver à son mari , ne sachant que faire , quelle avait autrefois couché avec le Philosophe ; & elle toucha même quelque chose du faux germe. Son gros *Russe-Suisse* ne s'en embarrassa pas , ayant peut-être en sa personne de quoi négliger ce point là. Il aimait aussi à boire , comme Mylord & Jean Jacques ; & disait dans ses goguettes qu'il était très content du tonneau quoiqu'un autre l'eut percé ; propos à la vérité qui ne sent pas l'homme élevé à la Cour ; mais très convenable à la noble simplicité du pays dont il avait (dit-il) adopté les maximes.

Jean Jacques vécut depuis fort uniment entre

tre son ancien cocu & son ancienne maîtresse. Il entra dans tous les détails des soins domestiques. Il avouë qu'à la vérité Madame était un peu gourmande : mais aussi elle ne prenait jamais *du café*, ou le *café* que dans son entresol. Enfin la belle Julie devint dévote, & mourut ensuite Calviniste trouvant notre religion très ridicule, & très vénale.

Toutes ces grandes aventures sont ornées de magnifiques lieux communs sur la vertu. Jamais catin ne prêcha plus, & jamais valet suborneur de filles ne fut plus philosophe. Jean Jacques a trouvé l'heureux secret de mettre dans ce beau Roman de six Tomes, trois à quatre pages de faits, & environ mille de discours moraux. Ce n'est ni Télémaque, ni la Princesse de Clèves, ni Zayde : c'est JEAN JACQUES tout pur.



TROISIEME LETTRE.

M O N S I E U R,

EN parcourant le Roman de Jean Jacques, nous avons bien vû qu'il n'avait, nulle intention de faire un Roman. Ce genre d'ouvrage, quelque frivole qu'il soit, demande du génie, & surtout l'art de préparer les événements, de les enchaîner les uns aux autres, de nouer une intrigue, & de la dénouer. Jean Jacques a voulu seulement sous le titre de la nouvelle Héloïse, instruire notre Nation, & la célébrer pour le prix des bontés qu'il a toujours reçues d'elle.

Ses instructions sont admirables. Il nous propose d'abord de nous tuer; & il prétend, que St. Augustin est le premier qui ait jamais imaginé qu'il n'était pas bien de se donner la mort. Dès qu'on s'ennuie, selon lui, il faut mourir. Mais, Maître Jean Jacques, c'est bien pis quand on ennue! Que faut-il faire alors? Réponds moi.

Si on t'en croyait, tout le petit peuple de Paris prendrait vite congé de ce monde: ce n'est que dans le pais de Vaud qu'on doit avoir envie de vivre & de rire; mais à Paris, le riche, dit-il, *arrache un reste de pain noir à l'opprimé qu'il feint de plaindre en public.*

Il est étrange , Monsieur , que Jean Jacques ne sache pas que personne ne mange de pain bis à Paris , qu'il y est inconnu ; & qu'il s'en faut beaucoup que Mr. Volmar , & son Baron , & sa Julie aient mangé du pain aussi blanc qu'en mange le dernier des pauvres de Paris. C'est une des choses qui étonne le plus les étrangers dans notre vaste & opulente Ville. Le bon petit homme nous parle des cinquièmes étages : il y a été souvent ; il dit , que c'est - là qu'on apprend à connaître les véritables mœurs de la Ville ; qu'il y retourne donc , & il verra si l'on y mange du pain noir comme il nous le reproche.

Il n'est pas plus content de nos hôtels , & de ce qui s'y passe , que des réduits des artisans. *De quelque sens , dit-il , qu'on envisage les choses , tout n'est ici que jargon ; l'honnête homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions , mais celui qui dit de belles choses.* Ah ! mon doux ami , crois au moins que ceux qui ont donné le couvert , le vêtement , la nourriture à un Seigneur étranger venu de Genève , pensaient au moins faire une bonne action.

Si tu méprises si fort les grands , & les petits : un Seigneur d'une figure aussi distinguée que la tienne ; un homme couru de toutes les belles , devrait au moins épargner nos Dames. Non ; elle ne sont pas si maigres ni si tannées que tu le dis. Les Dames du pays de Vaud leur sont infiniment supérieures ; nous le savons ; mais il reste encore quelques graces à nos Parisiennes. Tes beaux yeux n'ont pas tourné
sur

sur elles de favorables regards. Quoi ! illustre
 amant de Julie : tu leur trouves le *maintien sol-*
datesque & le *ton grenadier*, depuis le fauxbourg
St. Germain, jusqu'aux halles. O vous char-
 mantes & respectables beautés ! qui peut-être
 portez dans vos cœurs les sentimens les plus
 tendres, mais qui portez sur vos visages en-
 chanteurs les traits de la modestie ; vous dont
 la voix est aussi douce que les regards de vos
 yeux ; vous seriez-vous attendues, que le plus
 brillant Seigneur que nous ayions jamais eu à
 Paris, ne trouverait dans vos *maigres* visages,
que des faces de grenadiers ? Ah ! si quelque
 véritable grenadier apprenait ! mais
 non, il ne faut pas se fâcher contre Jean Jac-
 ques.

Que dis-je ! hélas ! on ne va se fâcher que
 trop : cachez-vous vite, ou partez : pauvre
 malheureux ! Comment vous est-il échappé de
 dire qu'il y a vingt à parier contre un, qu'un
gentilhomme descend d'un fripon. Ne sçavez-vous
 pas qu'un Montmorency qui a l'honneur de
 vous loger est un assez bon gentilhomme ?

Nous avouons que votre père qui porta
 un mois le mousquet, comme vous le dites,
 sous le general Saconnay, allait de pair avec
 les Montmorency, les Soubize, les Bouillon,
 les Chatillon, les Choiseul, les Tonnerre,
 les Beauvau &c. Mais plus on est grand, mon
 ami, & plus il faut être modeste : ayant sur-
 tout quitté votre patrie où vous avez joué un
 si grand rôle, étant devenu si à la mode par-
 mi nous, & nous faisant l'honneur d'être

depuis si longtemps notre compatriote : vous auriez-dû ne pas dire , *que la Noblesse d'Angleterre est la plus brave de l'Europe ; un gentilhomme tel que vous , doit sentir que c'est là un point bien délicat.* Vous savez que le Roi a plus de Noblesse dans ses armées , que l'Angleterre n'a de soldats en Allemagne , je ferais fâché qu'il se trouvât quelque garde de sa Majesté , qui prit vos expressions à la lettre.

Si Jean Jacques attaque la Noblesse , il était de la prudence d'un Philosophe tel que lui , de ménager la Robe : mais il s'en va mal à propos attaquer un arrêt du Parlement de Paris. Il trouve mauvais qu'on ait cassé un mariage qui n'était point fait selon les loix. *Ce chaste nœud de la nature n'est soumis n'y au pouvoir souverain , n'y à l'autorité paternelle. Mais à la seule autorité du père commun qui sçait commander aux cœurs , & leur ordonnant de s'unir , les peut contraindre à s'aimer.*

Telle est la décision de mon doux ami ; cela peut mener loin. La fille d'un Duc & Pair , pourra quand elle voudra , épouser à l'âge de quinze ans , le fils du relieur des livres de Jean Jacques pour peu qu'il soit joli , & qu'il ait quelque teinture de Philosophie , attendu l'égalité parfaite que mon doux ami admet entre les relieurs de livres , & les Pairs de France. Et lui-même qui est orné des dons les plus séduisants de la nature , & dont le premier abord enchante , tournera la tête à quelque Princesse , & fera un mariage tel
que

que Mr. de Lauzun , fans que le Roi puiſſe y trouver à redire. Car remarquez que Mr. de Lauzun étoit un homme de qualité ; qu'un ſimple gentilhomme aproche de ce rang , qu'un Conſeiller ſe croit égal à un gentilhomme ; qu'un Officier municipal ſe croit égal à un Conſeiller , qu'un Citoyen de Genève ſe croit égal à un Officier municipal , que par conféquent il n'y a nulle différence entre Jean Jacques , & le Comte de Lauzun qui épouſa Mademoiſelle ; qu'ainſi il eſt clair que mon doux ami épouſera une Princeſſe du ſang avant qu'il ſoit peu , & qu'il aura encor le plaſir de faire les vers , & la muſique de l'Epitalame.



QUATRIEME LETTRE.

M O N S I E U R,

JE frémis pour nôtre ami Jean Jacques , je tremble pour ses jours. Il est vrai que le Clergé , la Noblesse , le Parlement , & les Dames même , n'on fait que rire de ses injures & de ses systêmes : heureusement même pour lui , l'ennui que causent ses six volumes , est si prodigieux , que bien des gens qui auraient remarqué les petites témérités , ont mieux aimé laisser là le livre , que de rechercher l'auteur : mais hier il arriva du scandale.

Jean Jacques passant dans la rue près de l'Opéra , fut arrêté par cinq ou six virtuoses de l'Orchestre qui le traitèrent un peu rudement ; il se sauva dans une maison dont la porte était ouverte , & grimpa à un de ces cinquièmes étages , où il dit qu'on apprend mieux qu'ailleurs à connaître les mœurs de la ville. Les violons montèrent après lui ; Jean Jacques se réfugia dans une chambre assez dérangée , où il trouva une Dame penchée négligemment sur un canapé un peu déchiré.

C'était précisément la même Dame , chez laquelle il s'était consolé des tourments de l'absence , & de chez qui il avait rapporté en Suisse les principes secrets de ce qu'il appelle la petite verole. La Dame éperdue se jeta en-

entre lui & les affaillans. Eh mon Dieu ! leur dit-elle , Messieurs , pourquoi battez - vous ce magnifique Seigneur qui soupe chez moi quelquefois avec des officiers étrangers.

Ah ! coquin , dit le premier violon , nous t'apprendrons si l'ennuyeux & lamentable chant Français ressemble au cri de la colique , comme tu l'écris. --- Vien-ça , vien-ça , dit l'autre , celui que tu appelles le bucheron va fraper sur toi la mesure. — Va , va , la vache qui galoppe t'atrapera , disait un troisième. Un quatrième s'écriait , tu ne mangeras pas de l'oye grasse.

Pardon , Messieurs , dit mon doux ami , se jettant à genoux , je n'y retournerai plus , c'est une méprise de Suisse , je suis votre serviteur à tous ; je fais moi-même de la musique Française , j'en ai copié toute ma vie. „ *Tu en es plus coupable ,* „ repliqua un des violons , en lui donnant un coup d'archet des plus forts sur le nez. La Dame jettait les hauts cris ; „ *vous vous méprenez , Messieurs , c'est un* „ *Citoyen de Genève , vous dis-je.* „ Les violons n'entendaient point raison , les coups d'archet pleuvaient ; Jean Jacques fuyait dans tous les coins de la chambre ; il se penchait à la fenêtre pour ne recevoir les coups , que sur son derrière. En se penchant , il aperçût un grand homme vêtu de noir , sec , décharné , la face allongée , le nez pointu , le corps plié en deux , monté sur deux bâtons de cire noire , qu'on appelait ses jambes , une main dans la poche , & l'autre en l'air battant la mesure.

A cette figure, Jean Jacques reconnût Rameau. A mon secours ! s'écria-t-il, mon bon Monsieur Rameau ; à mon secours ! L'orchestre me tue, il a toujours fait mon suplice, à l'aide, au guet, au meurtre ; faut-il avoir eu toute ma vie les oreilles écorchées par les filles de l'Opéra pour expirer aujourd'hui sous les violons ?

Rameau monta paisiblement en fredonnant un air, & vint voir sur quel ton étaient les choses. Il trouva les archets brisés, une grosse Dame en jupon sale, toute éplorée, & le nez du doux ami tout sanglant.

Rameau en maître souverain de l'Orchestre, fit ralentir la mesure : & après avoir écouté patiemment pour la première fois de sa vie les violons de l'Opéra ; „ *ne vous fachez pas*, leur „ dit-il, Messieurs, *c'est un pauvre fou, qui n'est „ pas si méchant qu'on le croit* ; sa folie consistait dans les inconséquences, & dans une vanité, dont aucun barbier n'aprocha jamais. Il „ a fait une mauvaise Comédie, & il a écrit „ contre la Comédie, il a publié que le Théâtre „ de Paris corrompait les mœurs, & il vient de „ donner au public un Roman d'Héloïse, ou „ d'Aloïse, dont plusieurs endroits feraient rougir Mad^e. que voilà, si elle savait lire. Il est „ allé à Genève abjurer la religion catholique „ pour vivre en France. Le pauvre homme a fait „ lui même de la musique Française, que j'ai eu „ la bonté de corriger. Il a imprimé dans le „ Dictionnaire Encyclopédique quelques aneries „ sur l'harmonie, qu'il m'a fallu encor relever ; „ &

„ & pour récompense il écrit contre moi. Il ne
 „ lui manque plus que d'être peintre, & d'écrire
 „ contre Van-loo & contre Droüais ; il faut par-
 „ donner à un pauvre homme qui a le cerveau
 „ blessé. Il s'est mis dans un tonneau , qu'il a
 „ crû être celui de Diogène , & pense de là être
 „ en droit de faire le cinique ; il crie de son ton-
 „ neau aux passants, „ *admirez mes baillons.* “ La
 „ seule manière de le punir, est de ne regarder
 „ ni sa personne, ni son tonneau ; il vaut mieux
 „ l'ignorer que de le battre. „

Ce discours sensé apaisa l'Orchestre , mais
 il ne corrigea pas Jean Jacques.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

